

**Communication
de Monsieur Jean-Claude Bonnefont**



Séance du 17 février 2006



**La «Colonie athénienne»:
les premiers professeurs de la Faculté des Lettres de Nancy
au milieu du XIX^{ème} siècle**

Ne soyez pas surpris de me voir adopter aujourd'hui un ton quelque peu solennel pour célébrer devant vous les premiers temps de la Faculté des Lettres de Nancy et une belle page de l'histoire de notre Académie; c'est celui qui convient pour évoquer la petite phalange de brillants universitaires qui firent de Nancy, au temps du Second Empire, une sorte de nouvelle Athènes. Mon propos n'est pas de vous rappeler les conditions dans lesquelles cette faculté a été créée en 1854, en même temps que la Faculté des Sciences, parce qu'André Gain les a bien étudiées,^[1] et que vous les avez presque tous en mémoire, ni le rôle déterminant joué en cette occasion par l'aïeul de notre actuel président, Prosper Guerrier de Dumast, qui avait su mobiliser pour sa cause tout ce qui comptait dans la ville de Nancy, pour former un groupe de pression où l'Académie figurait en bonne place.^[2] Jamais des universitaires ne reçurent d'accueil plus enthousiaste, jamais ils ne se sentirent aussi redevables envers une population qui les avait si ardemment espérés de ses vœux.

Les professeurs qui avaient été nommés par le Ministre le 10 octobre 1854 pour occuper les chaires de Nancy étaient au nombre de cinq. Charles Benoît, doyen de la nouvelle Faculté, devait enseigner la Littérature française; Emile Burnouf la Littérature ancienne; Alfred Mézières la Littérature étrangère; Louis Lacroix occuperait la chaire d'Histoire et Charles Lévêque celle de Philosophie.

Tous les cinq étaient issus de l'École Normale Supérieure et tous les cinq étaient passés par l'École d'Athènes. On ne pouvait pas rêver de plus belle homogénéité pour cette première équipe, que Charles Benoît a baptisé du nom de «colonie athénienne». Mais l'unanimité s'est rapidement fissurée: Lévêque n'a pas rejoint son poste à Nancy, car il était simultanément nommé comme suppléant sur une chaire de la Sorbonne. Il fut remplacé au pied levé par Albert Lemoine, qui était certes normalien, mais n'avait pas accompli le séjour d'Athènes. Il ne resta qu'un an à Nancy, et la chaire fut alors attribuée à Amédée de Margerie, qui n'était ni normalien ni athénien, mais qui, nous le verrons, sut fort bien s'agréger à cette équipe, dans laquelle il faisait figure de «pièce rapportée».

Des professeurs soudés par une formation commune.

Le doyen Jean-Charles Benoît, le seul originaire de Nancy, était le plus âgé de tous, mais il n'avait que 39 ans. Il était issu de la promotion 1835 de l'École Normale Supérieure.^[3] A cette date, la jeunesse intellectuelle parisienne était traversée par un profond courant de renaissance catholique, et 3 des 16 élèves de cette promotion littéraire sont entrés dans les ordres, dont deux comme religieux dominicains. Charles Benoît s'était enthousiasmé pour ces idées religieuses, et lorsqu'il avait été nommé en 1840 au Lycée de Douai, il y avait fondé une des premières Conférences de Saint-Vincent de Paul. Après avoir occupé divers postes dans l'enseignement secondaire, il avait été désigné avec son camarade Lévêque, normalien de la promotion 1838, pour faire partie de la première promotion de l'École Française d'Athènes, que le ministre Salvandy venait de créer. De retour en France au bout d'une année seulement, comme Lévêque, il avait passé le nouveau concours de l'agrégation des facultés, puis enseigné à Paris, soit comme maître de conférences à l'École Normale Supérieure, soit comme suppléant à la Sorbonne. Il avait soutenu le 11 mars 1846 deux thèses, dont l'une portait sur les premiers manuels d'invention oratoire et l'autre sur un commentaire de Cicéron. L'Académie Française avait couronné en 1853 son *Essai sur la Comédie de Ménandre*. Ses travaux semblaient le qualifier pour la Littérature grecque, qu'il enseigna d'abord à la Sorbonne en 1852 ; mais il avait prouvé qu'il acceptait volontiers de sortir de cette spécialité, puisqu'il avait remplacé Frédéric Ozanam, malade, dans son cours de Littérature étrangère. Il choisit d'enseigner à Nancy la Littérature française et de laisser la chaire de Littérature ancienne à son jeune collègue Emile Burnouf.

Emile Burnouf était un normand, âgé de 33 ans, qui avait appartenu à la promotion 1841 de l'École Normale Supérieure. On ne doit pas le confondre avec son oncle Jean-Louis et son cousin Eugène Burnouf, qui comme lui, s'illustrèrent dans les Lettres anciennes et dans l'orientalisme. A son retour de

l'École d' Athènes, où il avait séjourné avec Benoît, il avait soutenu au début de l'année 1850 une thèse de philosophie qui portait comme titre *Des principes de l'art d'après la méthode et les doctrines de Platon*. Au moment où il a été nommé à Nancy, il enseignait la philosophie au Lycée de Toulouse.

Alfred Mézières était encore plus jeune : il n'avait pas encore 28 ans. Il était lorrain, originaire de Rehon (qui se trouvait alors en Moselle) et fils d'universitaire : son père, normalien de la promotion 1811, avait été nommé en 1835 recteur de l'académie départementale de Metz. Il avait séjourné à l'École d' Athènes en 1850 et 1851 et il arrivait, comme Burnouf, du Lycée de Toulouse, où il avait enseigné la rhétorique.

Louis Lacroix enfin, parisien et issu de la promotion 1836 de l'École Normale Supérieure, avait 37 ans. Il avait choisi de devenir historien et soutenu en 1846 une thèse principale qui s'intitulait : *Recherches sur la religion des Romains d'après les fastes d'Ovide*. Après divers postes en lycées et un passage par l'École d' Athènes en même temps que Benoît, il occupait avant sa nomination à Nancy les fonctions de proviseur du Lycée de Nantes.

J'ajoute pour mémoire que Jacques Albert Lemoine était lui aussi parisien, né en 1824 et membre de la promotion 1844 de l'École Normale. Sa thèse, soutenue en 1850, portait sur *Charles Bonnet, de Genève, philosophe et naturaliste*.

L'École d'Athènes, carrefour de vocations diverses.

On peut se demander comment il se fait que des jeunes gens ayant suivi exactement la même filière et accompli les mêmes travaux ont été qualifiés pour occuper dans une Faculté des Lettres des chaires de nature si diverse. Cela provient certes du fait qu'on se montrait alors moins exigeant qu'aujourd'hui pour définir les spécialités et que les candidats aux chaires, pour multiplier leurs chances, étaient tentés de cultiver une large polyvalence. Mais on peut aussi en trouver la cause dans la nature même de l'École d' Athènes et dans les conditions de vie et de travail qu'elle offrait à ses élèves.

Le doyen Benoît a bien expliqué, dans un article des *Annales de l'Est*, les conditions dans lesquelles l'École d' Athènes avait été créée, par une ordonnance royale du 11 septembre 1846.^[4] Le Ministre de France à Athènes, M Piscatory et le Ministre de l'Instruction Publique, M de Salvandy, avaient surtout voulu «donner à la Grèce un témoignage de l'estime et de la sympathie de la France». Il s'agissait en priorité de réchauffer les relations franco-helléniques, qui s'étaient quelque peu refroidies depuis la période de la guerre d'indépendance. Cela s'était fait dans une certaine improvisation, et les élèves des premières promotions

n'avaient eu d'autre obligation que d'apprendre le grec moderne et de compléter leur culture personnelle en vue de leur future carrière de professeurs. «Dans cette atmosphère de la Grèce moderne, si pleine encore de la Grèce antique, écrit Charles Benoît, chaque jour nous initiait davantage au sentiment et à l'intelligence des œuvres d'autrefois... Nous étions à Athènes, qui était depuis si longtemps la patrie de notre imagination».

La quatrième promotion, celle d'Alfred Mézières, est la première à qui l'on ait imposé un travail scientifique de rédaction d'un mémoire; il nous raconte dans ses Souvenirs comment les élèves, qui n'avaient pas été prévenus à l'avance de la nouvelle règle, due au fait que l'École était maintenant passée sous la tutelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, avaient renâclé devant cette obligation.^[5] Il écrivait dans une lettre à ses parents, datée de 1850: «Notre but n'est-il donc plus de nous pénétrer de l'esprit des anciens, d'étudier leurs livres avec le commentaire des lieux et de rapporter en France un enseignement plus nourri et plus vif? Nous n'avons pas à démêler avec la numismatique et la paléographie, ni avec la topographie. Ce peuvent être d'agréables passe-temps. Mais quel profit en retirons-nous pour nos cours et notre instruction littéraire?».

Il faut ajouter à cela que les conditions de la vie à Athènes imposent aux élèves un nomadisme saisonnier. Les élèves ne profitent réellement du séjour de la ville que pendant les mois d'hiver. Les saisons intermédiaires sont consacrées à des tournées en Grèce centrale et dans le Péloponnèse. Mais en été, la ville est infestée par la malaria, il faut la fuir par tous les moyens. Le directeur lui-même réside à Paris plus souvent qu'à Athènes. L'occasion est bonne pour visiter les îles, l'Asie mineure, l'Égypte ou même l'Italie.^[6] Chacun peut ainsi trouver pendant son séjour à l'École d'Athènes les moyens d'une large ouverture intellectuelle.

Charles Benoît n'est resté qu'une seule année en Grèce, il a été surtout sensible aux émotions littéraires qu'il éprouvait à la vue des sites antiques. Il nous parle de ses promenades solitaires, qu'il faisait un livre à la main et de ses rêveries sous les étoiles. Ce livre, c'était *Les Perses* ou *Edipe à Colonne*, mais ce pouvait être aussi *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, que Benoît admire beaucoup, et sur lequel il publiera plus tard une étude.^[7] Dans le Péloponnèse, qu'il visite en compagnie de Burnouf et de son frère polytechnicien, il discute de philosophie. Les Cyclades lui fournissent l'occasion d'évoquer le déclin de la civilisation grecque, lorsqu'il rêve sur le pont de son bateau, ou sur la plage: à Milo, ce ne sont pas seulement des Turcs qui sont responsables de la ruine de l'île, mais la nature elle-même y a contribué, par les émanations volcaniques qui ont rendu l'atmosphère pestilentielle. Santorin surtout l'a impressionné, on y

comprend comment les Grecs ont interprété les bouleversements géologiques dont ils avaient été les témoins par le mythe de la révolte que les Titans avaient fomentée contre les dieux de l'Olympe.

Moins littéraire et certainement plus érudit, Emile Burnouf, qui se trouvait en même temps que Benoît à Athènes, mais qui y est resté davantage, s'intéresse à l'architecture et surtout aux mythes de la religion grecque, qui le fascinent. Contrairement à Benoît, il n'adhère pas aux dogmes catholiques, il est agnostique, mais cela n'a jamais altéré leur amitié, qui a toujours été très profonde. Travailleur acharné, il a laissé dans les travaux de l'École Française d'Athènes une remarquable *Notice pour le plan d'Athènes antique*, qui prouve avec quel soin il a étudié les restes de monuments et la topographie de la moitié occidentale de la ville.^[8] Il est le seul parmi ses amis à avoir pris comme thème de son discours de réception à l'Académie de Stanislas, le voyage qu'il a fait avec ses camarades de l'École dans le Péloponnèse: il y évoque ses souvenirs d'Arcadie.

Contrairement à ses amis, Louis Lacroix a voyagé bien davantage et acquis une compétence de géographe en même temps que d'historien. Il n'appréciait que très modérément les Grecs, dont il relève volontiers tous les défauts. Il était attiré vers d'autres horizons: l'Asie, Rhodes, Chypre et surtout l'Égypte, si mystérieuse. Il porte un jugement très dur sur l'église grecque, encore très hostile aux occidentaux, et qu'il juge aussi responsable que les Turcs, dont il apprécie l'esprit de réforme, du retard des populations grecques soumises. C'est à son voyage en Egypte, qu'il fit en septembre et octobre 1847, qu'il a consacré son discours de réception à l'Académie de Stanislas. Il s'y montre un observateur remarquable, souligne qu'Alexandrie est encore une ville grecque et que la véritable Égypte ne commence que lorsqu'on remonte le Nil à partir du Caire. Mais ce voyage fut surtout pour lui un voyage initiatique: c'est là qu'il a retrouvé la foi religieuse, en méditant sous les étoiles, ayant entre les mains les écrits des Pères du désert.^[9]

Nous sommes très bien renseignés sur la manière dont Alfred Mézières a employé les deux ans qu'il a passés à l'École d'Athènes, grâce aux longues lettres, reproduites dans son livre *Au temps passé*, qu'il écrivait à ses parents. Outre les inévitables campagnes de recherche d'inscriptions et de vestiges archéologiques dans le Péloponnèse, en Grèce centrale et jusqu'à Salonique, il a trouvé le moyen de visiter les îles et même de s'échapper en Italie, en dépit des obligations du règlement. Les Cyclades, trop nues et trop sèches, le déçoivent, il apprécie bien davantage les Iles Ioniennes, qui ont un parfum d'Italie et qui, à cette date, appartiennent encore à l'Angleterre. Il s'efforce, pendant son séjour, de cultiver les langues vivantes, en lisant les savants étrangers qui ont écrit sur la Grèce et en cherchant toutes les occasions de les parler. Il connaissait

certainement déjà l'allemand; il complète sa connaissance de l'anglais, mais se désespère de n'entendre parler à Athènes qu'un mauvais italien. Déjà, les élèves de sa promotion s'étaient vu reprocher par le directeur de s'être trop longtemps attardés à Rome, lors du voyage qu'ils avaient accompli pour venir de France. Mézières s'arrange pour effectuer pendant l'été de 1851 un long séjour en Italie: Rome lui est interdite, car c'est une ville où règne la malaria, mais il séjourne longuement à Naples, où il espère en vain que ses parents pourront venir le rejoindre. Quand il découvre Florence, c'est pour lui un émerveillement, et il regrette d'être resté si longtemps à Naples.^[10]

On voit bien finalement que le séjour à l'École d'Athènes a été pour plusieurs d'entre eux le révélateur de vocations qui se sont affirmées à Nancy. Charles Benoît, qui lisait Chateaubriand sur l'Acropole, a préféré la littérature française à la littérature grecque. Emile Burnouf y a été confirmé dans son attrait pour la civilisation grecque et a commencé à y découvrir l'Orient. Alfred Mézières, qui avait profité de son séjour en Grèce pour améliorer ses connaissances linguistiques, est devenu professeur de littératures étrangères et il est à noter que son cours de la première année a porté sur le pays qu'il venait de visiter, c'est-à-dire sur la littérature italienne.

Des enseignements différents, mais un dénominateur commun : la référence à l'antiquité.

Il est frappant de constater de quelle manière Benoît, Burnouf, Mézières et Lacroix ont introduit, chacun à leur façon, la référence à la culture antique dans leur enseignement.

Charles Benoît a conservé, jusqu'aux derniers jours de sa vie, une certaine nostalgie de son séjour en Grèce: il l'a évoqué encore dans des articles des *Annales de l'Est* qui datent de 1892 et 1893.^[11] Il apprécie comme particulièrement positif l'apport de la pensée grecque et de l'art grec dans notre civilisation. Il écrit notamment, à propos du génie grec, qu'il se caractérise par une intime correspondance entre le corps et l'âme, entre la vie des sens et celle de la pensée. «On dirait que les anciens Grecs avaient spiritualisé la matière et matérialisé l'esprit». Nous sommes là à la source de notre humanisme occidental. C'est aussi le secret de la perfection de l'art antique, qui «concilie l'idéal et le réel dans une proportion harmonieuse». Mais l'apport des Romains, quoique différent, est tout aussi essentiel. Charles Benoît rend un hommage équivalent à la langue latine, qui a été non seulement la mère de notre langue française, mais qui est restée pendant de longs siècles le modèle sur lequel elle s'est appuyée pour conserver les qualités qui lui sont propres et pour se garder de toute corruption.^[12]

On ne s'étonnera pas dans ces conditions, d'apprendre comment il concevait l'enseignement de la Littérature française: c'était l'étude de tous nos grands classiques, de ceux dont il montrait qu'ils n'avaient pas hésité à imiter les Anciens pour les égaier et même les dépasser en quelques occasions. En outre, et cela n'étonnera pas d'un chrétien aussi convaincu, Charles Benoît ne séparait nullement dans notre civilisation les apports du Christianisme de ceux de la pensée antique. Il affirme avec douceur, mais nettement, que le Christianisme est une composante dont l'esprit européen ne put se passer sans courir à la catastrophe, comme on l'a vu dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle.^[13] C'est dans le même esprit qu'il analyse l'œuvre de Chateaubriand, qui plaçait dans les paysages du Nouveau Monde des scènes inspirées de la Bible ou des poèmes homériques.^[14]

Alfred Mézières, qui se contraint à une très grande neutralité dans le domaine religieux, procède lui aussi de proche en proche, en montrant les liens qui se sont tissés entre les littératures antiques et la littérature italienne, puis entre cette dernière et la littérature anglaise classique: c'est par l'intermédiaire des Italiens que les Anglais ont découvert l'antiquité,^[15] avant que leur influence soit relayée par celle des Français, qui s'est exercée aussi dans le même sens. Mais il souligne avec beaucoup de finesse, et Byron en est la preuve, qu'il ne s'est pas produit en Angleterre de rupture avec cette tradition classique, alors qu'en France, le Romantisme n'a cru pouvoir prendre son essor qu'en se révoltant contre elle. On voit quelles riches perspectives ouvrait à Nancy ce cours de Littérature étrangère, qui était en fait un enseignement de Littérature comparée, et combien le manque de spécialisation des professeurs, qui nous paraîtrait aujourd'hui scandaleux, pouvait se révéler d'une certaine façon bénéfique.

Louis Lacroix, qui proclame hautement sa foi religieuse, et qui ne perd pas une occasion de rendre hommage au régime de Napoléon III, a une conception de l'histoire qui n'est guère différente de celle de Bossuet.^[16] Il croit qu'en histoire, les sentiments et les décisions des hommes ne sont que des causes secondaires, et que la cause première est l'action de la Providence. Il ne cesse de batailler contre ceux qui veulent éliminer Dieu de l'Histoire. Parmi les peuples anciens qu'il étudie, certains ont ses préférences, parce qu'ils lui semblent avoir approché de plus près la vérité chrétienne. Il n'apprécie guère l'esprit des Grecs, qu'il trouve trop démocratique et surtout trop sceptique. En revanche, il a été favorablement impressionné par la profondeur du sentiment religieux des Egyptiens et des Perses. Il s'en prend vivement aux historiens grecs, qui ont traité ces derniers de barbares; les Perses n'étaient-ils pas en matière religieuse plus avancés que les Grecs, surtout après la réforme de Zoroastre? Il affirme sans cesse qu'il y a eu dans l'histoire des peuples prédestinés. Les Romains lui apparaissent avoir joué, dès leurs origines, un rôle qui était inscrit de toute

éternité dans le plan de Dieu : leur empire s'est constitué au moment voulu pour qu'il puisse consolider et nous transmettre la religion qui est devenue la nôtre.^[17]

Le cas d'Émile Burnouf est encore bien différent. C'est un véritable surdoué, dont la puissance de travail est considérable, et qui s'intéresse à tout. Il ne se contente pas de la Littérature ancienne, qui est sa spécialité officielle : il est aussi archéologue, philosophe, linguiste, et on le voit même collaborer à Nancy avec un chimiste pour des travaux scientifiques ! Il ouvre dès son arrivée dans la ville des perspectives très nouvelles. Il apprend au public médusé que nous avons eu tort de restreindre le champ de l'antiquité à la civilisation gréco-romaine, que nous ne devons pas hésiter à étendre nos regards beaucoup plus loin, vers l'Asie, car la culture gréco-romaine elle-même n'est qu'une branche d'un tronc beaucoup plus vaste, dont nous sommes issus, celui des peuples indo-européens. En affirmant ces vérités, qui pouvaient paraître révolutionnaires, Burnouf s'appuyait sur tout le mouvement scientifique de la première moitié du XIX^{ème} siècle, sur les travaux des érudits allemands, puis sur ceux des savants français et étrangers qui avaient permis de les compléter. Naturellement, le cours dont il a été chargé ne porte que sur la littérature grecque et latine. Mais il promet, autant que ses connaissances le lui permettront, «d'établir entre les poètes de l'Inde et ceux de la Grèce des comparaisons fréquentes». D'ailleurs, annonce-t-il, «la connaissance de l'Orient est destinée à renouveler tôt ou tard nos études classiques: car le temps approche où ces richesses infinies seront divulguées et partagées par nous tous, comme un bien commun».^[18]

La Faculté dans la ville.

Nul n'était mieux placé que le doyen Charles Benoît pour apprécier ce que les nouvelles facultés allaient apporter à sa ville natale. Elles sont d'abord l'occasion d'une prise de conscience de ce que peut être l'avenir de la ville. Il en a fait le thème de son discours de réception à l'Académie de Stanislas : *Des destinées littéraires et scientifiques de Nancy*.^[19] C'est un réveil, une véritable renaissance pour une ville qui possède une longue tradition dans les arts et les choses de l'esprit, et qui est bien placée pour devenir un centre intellectuel complet, doté d'institutions universitaires dans toutes les disciplines. «Je n'ai vu nulle part, s'exclame-t-il, un plus heureux mélange d'idées élevées et d'esprit pratique, d'amour pour ce qui est bien et de répugnance naturelle pour l'utopie, de sagesse et de sentiments généreux, de mœurs naturellement élégantes et de réserve, qualités discrètes, dont l'équilibre me paraît former comme le tempérament propre de notre ville». Nancy, dit-il encore, a «l'instinct de l'élégance et l'amour des choses de l'esprit. Ses industries confinent aux arts et font descendre dans toutes les classes le sentiment du beau. Toutes

les réunions, consacrées aux fêtes de l'intelligence, trouvent toujours ici un concours nombreux. Il y a de l'Atticisme, dans les mœurs et les goûts de cette ville, et l'on a pu croire que ce n'était pas sans une prédilection particulière que M le Ministre de l'Instruction Publique, ayant conçu d'établir quelque part en France une colonie athénienne, a choisi Nancy». Il en donne pour preuve l'empressement du public à venir entendre le jeune collègue (Burnouf), qui a présenté des tableaux de l'antique poésie grecque.

Les cours publics de la faculté connaissent en effet un succès considérable et inattendu. On a souvent insisté sur le fait que les nouvelles Facultés de Nancy auraient été presque entièrement dépourvues d'étudiants, si elles n'avaient organisé des cours ouverts à tous, auxquels toute la société nancéienne se pressait. Leurs études ne pouvaient en effet conduire qu'à des licences dont le seul débouché était l'enseignement. Etudiants libres et boursiers se comptaient sur les doigts de la main, et une bonne partie des inscrits était constituée par des professeurs ou instituteurs, répétiteurs ou surveillants, déjà pourvus d'un emploi, qui désiraient progresser dans leur carrière, mais qui n'avaient que peu de temps libre pour suivre les enseignements. Dans le discours qu'il a consacré à Alfred Mézières, à l'occasion du centenaire de sa naissance, le recteur Charles Adam rappelait le grand succès de ces cours publics et en attribuait à juste titre au doyen Charles Benoît une grande partie du mérite : «Le doyen Charles Benoît, esprit avisé, pour inaugurer sa nouvelle Faculté des Lettres, en avait ouvert largement les portes, même aux dames, pour les cours publics». Il considérait que toucher le cœur des femmes était le plus sûr moyen d'atteindre celui des hommes et des enfants, dont elles feraient la première éducation. Elles se pressaient en particulier au cours d'Alfred Mézières, le plus jeune et le plus séduisant des cinq professeurs, et nous savons que parmi ses auditrices, figurait celle qui est devenue son épouse.^[20]

La présence du public féminin aurait été inconcevable, à cette époque, si les enseignements dispensés à la Faculté des Lettres n'avaient pas été d'une haute tenue morale. Mais les familles pouvaient avoir toute confiance. Trois des professeurs qui dispensaient les enseignements en 1856 étaient des chrétiens convaincus : Benoît, Lacroix et Amédée de Margerie, qui eut l'honneur de voir l'évêque de Nancy en personne assister à la leçon inaugurale de son premier cours sur l'*Histoire de la philosophie chrétienne*.

Les jeunes professeurs de la nouvelle faculté ne se sont pas contentés d'ailleurs d'attendre patiemment que la population nancéienne vienne à eux, ils sont allés au-devant d'elle, ils ont participé de façon active à la vie des associations, et notamment de celles qui avaient un but scientifique ou caritatif. Dire quelle a été leur action dans chacune d'entre elles demanderait des recherches que

nous n'avons pas eu la possibilité d'entreprendre. Nous nous contenterons de développer ici, d'après les *Registres manuscrits* et les *Mémoires* de notre compagnie, le rôle qu'ils jouèrent au sein de l'Académie de Stanislas, à laquelle ils apportèrent un sang neuf.

Dès le 3 novembre 1854, le doyen Charles Benoît sollicite une place de titulaire parmi les Académiciens; la procédure d'admission est simplifiée pour lui, puisqu'il figure déjà sur la liste des associés correspondants depuis 1847. Il est proclamé titulaire à la séance suivante. Le 3 janvier 1855, c'est Émile Burnouf qui pose à son tour sa candidature, et il est à présumer que ses autres collègues, de Lettres comme de Sciences, ne tarderont pas à suivre son exemple. Faut-il les obliger, faute de places disponibles, à faire un stage plus ou moins long d'associés correspondants ? Cela ne serait digne ni de l'Académie, ni de ces maîtres si brillants, que l'on souhaite accueillir à bras ouverts. L'Académie décide donc, dans sa séance du 19 janvier 1855, que le nombre de ses membres titulaires sera augmenté et porté à 35. On annonce le même jour les candidatures de Lacroix et de Mézières. Burnouf est élu le 2 février, Lacroix et Mézières le sont le 16 février. Candidat le 2 mars, Lemoine est à son tour proclamé titulaire le 30 du même mois. En ce qui concerne Amédée de Margerie, on le fera patienter un peu plus longtemps: candidat le 15 mai 1857, il accepte d'être quelque temps associé correspondant, avant de devenir titulaire le 22 janvier 1858.

Lorsqu'ils déposent leur candidature, ces jeunes professeurs font hommage en même temps à l'Académie de leurs publications antérieures. Les rapporteurs nommés par l'Académie analysent donc avec soin leurs thèses, leurs articles, voire leurs discours de distribution des prix et les font ainsi connaître à leurs confrères. Comme ces derniers comptent souvent au nombre de leurs auditeurs, la réputation de chacun s'établit donc à la fois sur la qualité de ses travaux et sur l'éloquence dont il fait preuve en public.^[21]

Les discours de réception ne sont pas prononcés exactement dans l'ordre des admissions et ils s'échelonnent sur plusieurs années. Benoît et Burnouf sont reçus en public dès le 31 mai 1855, mais Lacroix préfère attendre la séance solennelle de 1857, Mézières celle de 1858, tandis que Margerie satisfait à cette obligation en 1860. Ces dates prouvent qu'ils sont plus empressés à accomplir cette formalité que bien des académiciens plus négligents. Lors de ces séances solennelles, Burnouf et Lacroix évoquent respectivement les souvenirs de leurs voyages en Grèce et en Égypte. Plus original, Alfred Mézières célèbre devant les nancéiens étonnés la gloire de leur compatriote le général Fabvier, qui fut un héros de la guerre de l'indépendance de la Grèce. Il fallait un certain courage à ce professeur, dont les sympathies orléanistes étaient connues, pour faire

l'éloge d'un militaire d'opinions aussi libérales, même s'il avait prudemment évité de parler de son action hors de Grèce. Amédée de Margerie, qui se veut surtout un moraliste, analyse dans son discours de réception les rapports de la philosophie et de la littérature au XVII^{ème} siècle, preuve supplémentaire s'il en faut encore une, de l'interpénétration des disciplines dans l'enseignement que l'on dispensait alors.

Aucun d'eux ne renâcle devant les travaux académiques: fidèles aux séances, surtout les premières années, on les voit accepter des rapports, prendre part aux débats, dans lesquels leur voix pèse toujours d'un grand poids, surtout lorsqu'elle est unanime. Alfred Mézières accepte deux années de suite les fonctions de secrétaire annuel (1856 et 1857), Lacroix occupe cette même fonction en 1859, Margerie en 1853. Le premier à exercer les fonctions de président, qui se prennent comme de nos jours après une année de vice-présidence, est Charles Benoît en 1859. Il est suivi de Lacroix en 1864 et de Margerie en 1866. C'est sous la présidence de Lacroix qu'a été inaugurée l'installation de l'Académie dans la salle où nous tenons encore actuellement nos séances. C'est sous la présidence de Margerie que s'est produit l'incident fameux de la séance publique, annulée par ordre du préfet, qui devait avoir lieu le 14 juillet 1866 pour commémorer le centenaire du rattachement de la Lorraine à la France. Les pouvoirs publics avaient craint que cette cérémonie, à laquelle on avait invité deux membres de l'Académie Française, orléanistes comme Margerie lui-même, ne dégénérât en une manifestation d'opposition libérale. Seul Burnouf, plus absorbé que les autres par le poids de ses travaux scientifiques, n'a jamais accédé au *cursus honorum* de l'Académie.

En dépit de cette abstention, c'est pourtant Émile Burnouf qui a éveillé au sein de l'Académie les échos les plus profonds. Dès avant la création de la Faculté des Lettres, l'Académie, sous l'impulsion de Prosper Guerrier de Dumast, s'était prononcée en faveur d'une généralisation en France des études orientalistes.^[22] Les perspectives ouvertes par Burnouf entrent parfaitement dans ces vues. Il publie dans les Mémoires de l'Académie, de 1855 à 1860, deux textes traduits du sanscrit, ainsi qu'une longue note sur le panthéon bouddhique du royaume de Siam. Burnouf trouve aussi en Leupol^[23] un disciple passionné, qui collabore avec lui à une grammaire du sanscrit et se voit admettre à son tour à l'Académie comme associé en décembre 1859, puis comme titulaire en février 1862. Dès lors, on commence à solliciter pour la Faculté des Lettres des chaires spéciales de sanscrit et d'arabe, pour faire entrer les littératures orientales dans le cadre des études classiques. Inlassablement sollicitée par Guerrier de Dumast, l'Académie de Stanislas est à la pointe de cette revendication, devant laquelle le Ministère fait la sourde oreille. Elle vote en 1860 un crédit pour l'achat de caractères sanscrit, qui se révèle inutile, dès lors que l'imprimeur habituel des

Mémoires accepte d'en faire lui-même l'acquisition. On reporte alors une partie de l'argent pour subventionner la deuxième édition de la Grammaire de Burnouf et Leupol.

Conclusion

Nous ne saurions mieux conclure qu'en soulignant le rôle éminent joué par le doyen Charles Benoît, qui fut non seulement le créateur de la Faculté des Lettres, mais aussi l'inspirateur de l'esprit qu'elle a longtemps conservé. Homme de foi et de devoir, il n'avait pas d'ambition pour lui-même, mais seulement pour l'établissement avec lequel il s'identifiait entièrement. Des quatre membres de la colonie athénienne du début, il est resté le dernier à son poste: Mézières a été appelé à la Sorbonne dès 1861, Lacroix l'a suivi en 1872, tandis que Burnouf devenait directeur de l'École d'Athènes en 1867. Il ne se consolait de perdre les collègues avec lesquels il avait si bien travaillé que par le plaisir d'en accueillir de nouveaux, qu'il recevait toujours avec sympathie.

Il n'était peut-être pas un savant très spécialisé, à la manière des professeurs qui lui ont succédé à la fin du XIX^{ème} siècle, mais il était un homme de culture et un éducateur. Son indulgence aux examens était proverbiale. Bien qu'il eût des convictions religieuses très profondes, il fut toute sa vie un homme de culture et de tolérance. «Il était né conciliant, disait de lui son successeur Émile Krantz, et sans jamais rien céder sur les principes, il s'employa tout sa vie et de tout son cœur à faire régner la bonne harmonie entre les personnes». [24] Rien ne montre mieux la personnalité du doyen Charles Benoît que le choix douloureux qu'il dut faire, à la fin de sa vie, entre sa fidélité envers la faculté qu'il avait fondée et la perspective de trouver, dans les nouvelles facultés catholiques créées en 1875, un poste qui aurait été en plein accord avec ses sentiments religieux. Contrairement à de Margerie, qui à la même époque a choisi de devenir le premier doyen de la Faculté catholique de Lille, Charles Benoît est resté fidèle à sa ville, à ses collègues, à ses étudiants et à la haute idée qu'il avait de son métier.

C'est à lui que nous demanderons le dernier mot de cette histoire. Il est significatif que la renaissance des Lettres et des Arts à Nancy, au milieu du XIX^{ème} siècle, se soit placée, comme ce fut le cas pour la renaissance du XVI^{ème}, sous les auspices de la culture antique. Nous avons trop tendance à considérer aujourd'hui que celle-ci n'est qu'un fatras, propre à encombrer inutilement l'esprit des jeunes élèves. C'est le contraire qui est vrai: ce sont nos connaissances usuelles qui constituent un fatras, car elles deviennent tous les jours plus complexes et se périment sans cesse. Pour comprendre le monde, et pour nous comprendre nous-mêmes, nous devons faire comme ces explorateurs dont parlait Charles Benoît qui, en voyant le Nil, voulaient remonter jusqu'à sa source.

En enseignant ce qu'ils avaient appris au contact des auteurs anciens, puis vérifié et ressenti intensément sur les lieux mêmes où ceux-ci avaient vécu, les jeunes professeurs de la «Colonie athénienne» communiquaient à leurs auditeurs la nostalgie d'un monde plus jeune, plus compréhensible, plus naturellement poétique, où il semblait plus facile qu'aujourd'hui d'accéder directement aux valeurs du Vrai, du Beau et du Bien. Ils auraient pu s'appliquer à eux-mêmes ce que Charles Benoît écrivait de Chateaubriand découvrant les forêts d'Amérique: «Il semble que l'homme, en prenant pour la première fois possession du monde et de lui-même, y porte une vivacité et une candeur d'impression que plus tard il ne retrouvera plus: c'est le charme d'un premier amour».

Ni notre ville, ni notre Faculté des Lettres, n'ont le droit d'oublier ce que fut leur premier amour.



Discussion

Le Président remercie le conférencier et le félicite pour son érudition. Il souligne que Monsieur Bonnefont connaît l'histoire de l'Académie mieux que quiconque et rappelle que son aïeul, Monsieur Prosper Guerrier de Dumast, a vécu l'époque du renouveau religieux et qu'il s'est passionné pour l'Orient plus encore que pour la Grèce. Son intérêt pour ce pays était plutôt d'ordre politique car la Grèce, à l'époque, luttait pour son indépendance contre les Turcs qui l'avait asservie depuis des siècles. C'était aussi l'époque où Byron mourait pour la liberté grecque.

Monsieur Bonnefont confirme l'enthousiasme qu'a soulevé la révolte grecque mais ajoute que cet enthousiasme s'est ensuite un peu affadi quand on a commencé à s'intéresser au monde Indo-Européen. C'est à ce moment-là qu'est née la passion pour l'Orient.

Monsieur Bur félicite Monsieur Bonnefont d'avoir posé les jalons d'une future histoire de la Faculté des Lettres. Il souligne que Monsieur Burnouf fut un des premiers en France, grâce à Monsieur Guerrier de Dumast, à se préoccuper du sanscrit mais que malheureusement l'élan initial a été brisé par le Ministère qui n'a pas voulu créer de chaire en ce domaine. La Faculté de Médecine et la Faculté des Sciences auraient été plus valorisées et plus favorisées. Il ajoute que le renouveau religieux en faveur du christianisme s'est fait dans la foulée de la parution du «Génie du christianisme» de Chateaubriand.

Monsieur Bonnefont explique qu'il y a une différence de génération entre Charles Benoît et Emile Burnouf, ce qui explique que l'un fut plus religieux et

l'autre plus scientifique. Il faut aussi tenir compte de l'impact des découvertes de Schliemann en Asie Mineure. Burnouf aurait refusé une chaire d'orientalisme.

Monsieur Roth précise que Louis Lacroix a été le fondateur des Etudes Universitaires d'Histoire à l'Université de Nancy. En 1872, il a écrit un mémoire sur l'occupation allemande à Nancy. Alfred Mézières a fait une brillante carrière universitaire, au sens moderne du terme, et a terminé à l'Académie Française, après avoir dirigé la *Revue des deux Mondes* et le journal *Le Temps*. Il fut aussi un homme politique, député de Meurthe-et-Moselle et Président du conseil Général. Il est mort dans son village natal de Rehon.

Monsieur Bonnefont n'a pas voulu faire l'histoire de la Faculté des Lettres mais l'histoire de quelques personnalités.

Le Père Bombardier précise qu'il y a eu des retombées de la colonie athénienne sur l'église à Nancy. Le Cardinal Lavignerie a fondé l'Ecole des Carmes. Par ailleurs, c'est à Nancy qu'a été écrit le dictionnaire de théologie catholique en trente volumes. C'est à Nancy également que s'est développé le goût pour l'orientalisme, en particulier pour le Moyen-Orient. Un effet secondaire de cet enseignement fut que Nancy eut à l'époque un renouveau intellectuel inégalé.

Monsieur Claude dit qu'il y a eu, à l'époque, un rayonnement qui ressemble à celui de l'Université de la Culture Permanente actuellement.

Madame Mathieu ajoute qu'il y a eu également un renouveau catholique en Angleterre à cette époque, après le mouvement d'Oxford.

Monsieur Bonnefont pense que Monsieur Tommy Martin, membre titulaire de l'Académie de Stanislas, aujourd'hui décédé, était un descendant de Monsieur Charles Benoît.

Monsieur Roth précise que le renouveau catholique se situe autour de 1840, 1850. Ce fut l'époque de la création du journal *L'Espérance* et du retour des Dominicains.

Notes

- [1] André Gain : «L'enseignement supérieur à Nancy, de 1789 à 1896», *Annales de l'Est*, 1933, 3 et 1934, 1... J'ai pu constater, lors de les recherches aux Archives Municipales de Nancy, qu'il avait parfaitement exploité les dossiers (e4) R1-1 et R1-2, qui couvrent les faits relatifs à l'enseignement supérieur pour les périodes 1804-1855 et 1857-1870.
- [2] Ce rôle de Prosper Guerrier de Dumast a été particulièrement souligné lors de l'érection au Palais académique (actuelle Faculté de Droit) d'un buste en son honneur ; nous renvoyons surtout au discours prononcé par le doyen Charles Benoît, qu'on lit dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, année 1884, p CXIII à CXXXI.
- [3] Il n'avait cependant pas pu accomplir sa scolarité complète à l'École à cause de la faiblesse de sa vue; il l'avait quittée en janvier 1838 et en avait profité pour suivre quelques cours à l'Université de Fribourg en Brisgau et pour visiter Strasbourg et le Pays de Bade. Il n'avait pour cette raison été reçu à l'agrégation qu'en 1840.
- [4] Charles Benoît : «La Grèce ancienne étudiée dans la Grèce moderne», *Annales de l'Est*, 1892, p 505-538.
- [5] Alfred Mézières : *Au temps passé*, 1906. Notre sort se décida pendant le voyage, écrit-il... On ne nous proposait plus de «demander les secrets de la langue d'Homère aux échos du Parthénon», mais d'apporter des contributions scientifiques en philologie, archéologie, histoire... «Nous retombions de la poésie et du rêve dans la réalité» (p 114-115).
- [6] Charles Benoît : *La Grèce ancienne...*, p 513-514. «Aux derniers jours d'hiver, nous visitâmes les environs d'Athènes. Le printemps ouvrit à notre curiosité un plus vaste essor. Un jour de mai, l'École entière se transporta à Eleusis, dont nous fîmes le pèlerinage dans toutes ses étapes. Un mois après cette excursion d'Eleusis, je fus pris de la fièvre». Pour y couper court par un changement d'air, l'ambassadeur Piscatory l'envoie alors visiter les îles en compagnie du consul général des Cyclades, sur un avis de la marine française.
- [7] «C'est un admirable guide, écrit-il, il n'y a passé que huit jours, mais nul n'a eu un sentiment plus vif et plus exquis de la beauté du ciel, de la nature, des ruines» (ib. p 510). *Son Essai sur Chateaubriand* fut couronné par l'Académie Française le 21 juillet 1864.
- [8] Émile Burnouf : *Notice pour le plan d'Athènes antique*, Imprimerie Nationale, février 1856. Aux 26 pages de texte s'ajoutent le plan qu'il a dressé au 1/2 500 en 1849 et des dessins à la plume, représentant des restes de maisons, notamment celle appelée à tort la «prison de Socrate».

- [9] «Silencieuse et renfermée comme une tombe, cette terre des sépulcres garde dans son sein mystérieux tous les secrets des générations qu'elle a englouties... J'aspirais à voir l'Égypte comme pour pénétrer plus avant dans les secrets des âges et atteindre jusqu'aux racines de l'histoire et des civilisations... Deux mois de navigation sur le Nil, loin des cités et des hommes, mettent l'âme en rapport direct et intime avec l'œuvre de la création, et la rapprochent de son auteur, que la contemplation de nos œuvres fait souvent oublier, de ce Dieu que les Pères du désert allaient chercher dans ces mêmes solitudes où j'ai commencé à le retrouver». (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1856, Discours de réception de Louis Lacroix, p XXI-XLII).
- [10] Alfred Mézières: *Au temps passé*, 1906. Dans sa lettre de Florence, datée du 15 septembre 1851, il s'exclame: «Jamais, même à Rome, je n'ai vu tant de merveilles réunies. Que je regrette d'avoir passé deux mois à Naples au lieu de venir à Florence ! Mon temps aurait été bien mieux employé». C'est la crainte des «fièvres» qui l'a empêché d'y arriver plus tôt.
- [11] Charles Benoît: «La Grèce ancienne étudiée dans la Grèce moderne», *Annales de l'Est* 1892, p 505- 538; *Excursions et causeries littéraires autour d'Athènes et en Argolide*, *Annales de l'Est*, 1893, p 345-374. Dans ce second texte, où le doyen Benoît fait le récit des excursions faites en compagnie de son frère et de Burnouf, on saisit bien à quel point son amitié pour Burnouf était profonde, malgré les divergences de leurs opinions.
- [12] Charles Benoît: Quelques vues sur l'histoire et le génie de la langue française, *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1877.
- [13] Charles Benoît: *Leçon d'ouverture du cours de Littérature française professé à la faculté des Lettres de Nancy*, imprimerie A Lepage, Nancy, 1860, 24 pages. «L'erreur capitale du XVIII^{ème} siècle fut, à mon avis, d'avoir rompu avec le Christianisme, et tourné le dos à ce passé vénérable, d'où était sortie la vraie civilisation moderne. Les novateurs cherchaient en dehors de l'Europe les principes d'un nouvel ordre social; ils rêvaient d'une civilisation antichrétienne, ils croyaient même pouvoir se passer de Dieu pour construire leur Babel. La pierre angulaire de l'édifice avait été répudiée par eux, ils bâtissaient sur des chimères, l'édifice écrasa les ouvriers». (p 12).
- [14] Charles Benoît: *Eloge de Chateaubriand, couronné par l'Académie Française le 21 juillet 1864*, Institut impérial de France, 1864, 139 pages. «Il veut y rencontrer des scènes bibliques pareilles à celle de Rebecca à la fontaine, ou des tableaux homériques comme celui de Nausicaa lavant au bord du fleuve les vêtements de son père, le puissant roi des Phéaciens, ou encore celui d'Ulysse partageant sous le toit d'Eumée, le lit de feuillage des porchers».
- [15] Dans son discours d'ouverture à la rentrée de 1855, Alfred Mézières fait d'abord référence à son cours de l'année précédente. «L'année dernière, j'ai essayé de vous retracer l'influence qu'a exercée l'antiquité sur la littérature italienne: nous avons

vu Virgile étudié par Dante, Platon inspirant les Médicis et l'Académie philosophique de Florence. Le spectacle ne nous a point étonnés. L'Italie, si longtemps romaine, et qui dans le monde ancien, a vaincu et possédé l'Orient, et qui dans les temps modernes, a donné l'hospitalité aux Grecs exilés de Constantinople, paraît l'héritière naturelle de la Grèce et de Rome». Au cours de l'année à venir, il montrera comment les Anglais ont reçu le message des anciens à travers l'influence italienne, puis française. «Ils cherchent la vraie beauté, telle qu'elle se révèle et telle qu'ils l'ont vue dans les œuvres des anciens; si leurs regards, au lieu de se porter sur les écrivains de la Grèce et de Rome, s'arrêtent souvent sur les modernes, c'est qu'ils retrouvent dans notre littérature, l'image la plus exacte du génie de l'antiquité, et qu'ils veulent apprendre des Italiens et de nous le secret d'imiter les maîtres de la poésie». (Alfred Mézières: *Discours d'ouverture prononcé le 19 novembre 1855*. Nancy, A Lepage, 1855, 29 pages).

- [16] Louis Lacroix a publié ses discours d'ouverture des cours faits à Nancy dans un petit ouvrage qui s'intitule: *Dix ans d'enseignement à la faculté des lettres de Nancy*, Paris, Hachette, 1865. C'est dans la préface de cet ouvrage qu'il explique et défend très longuement sa conception de l'histoire.
- [17] Louis Lacroix ne fait pas mystère de ses opinions dans sa première leçon inaugurale, prononcée dans les débuts de la guerre de Crimée. «C'est toujours un grand spectacle que celui du calme dans le déplacement de la force, et s'il nous est donné aujourd'hui de le contempler, nous le devons au génie du Souverain à qui sont confiés les destinées de la France...». «Soldat de la paix», il fait une complète allégeance au régime impérial, à un moment où l'enseignement de l'histoire pouvait sembler suspect: «Notre mission, au poste qui nous est confié, est de travailler au maintien, à l'accroissement de cette paix et de cette sagesse des intelligences, qui sont la plus sûre garantie du calme, du bonheur et de la prospérité des nations civilisées où, grâce à Dieu, l'ordre ne repose pas seulement sur la force. Notre moyen d'action, c'est l'enseignement des lettres et des sciences, dont l'influence est décisive pour la direction intellectuelle et morale des peuples». (Louis Lacroix: *Dix ans d'enseignement historique à la faculté des lettres de Nancy*: Rome, l' Eglise, l' Empire, p 174).
- [18] Emile Burnouf: *Leçon d'ouverture de littérature ancienne proférée à la faculté des Lettres de Nancy*, 14 décembre 1854, Nancy imprimerie Hinzelin.
- [19] Discours lu à la séance publique du 31 mai 1855. *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1854, p XIX et suivantes.
- [20] *Alfred Mézières (16 novembre 1826-10 octobre 1910)*, Berger Levrault 1929. Charles Adam écrit p 43: «Le succès de tous fut éclatant et immédiat, surtout celui d'Alfred Mézières», et p 45 :»Alfred Mézières fut très regretté du public féminin à son départ de Nancy. Du moins emmena-t-il avec lui une de ses plus fidèles auditrices, dont il avait fait sa femme».

- [21] A titre d'exemples, on notera que le rapport établi sur Burnouf est très bref, mais que le rapport du comte de Warren sur Lacroix est beaucoup plus long. En quatre grands pages manuscrites, il y analyse successivement ses thèses, puis deux articles de nature géographiques consacrés aux îles de Rhodes et de Chypre dans l'*Univers pittoresque* de 1852.
- [22] Esprit universel, doué, selon de doyen Benoît, d'une «merveilleuse facilité à s'assimiler ce qu'il étudiait», Prosper Guerrier de Dumast était devenu un philologue reconnu, à qui l'Académie des Inscriptions et Belles -Lettres avait ouvert ses portes en 1863 (Charles Benoît: Discours pour l'inauguration du buste de Prosper Guerrier de Dumast, *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1884, p CXXIX-CXXX).
- [23] François Edmond Leloup, dit Leupol (1807-1895), était instituteur à Nancy. Son discours de réception a eu pour titre: «De l'influence qu'exerceraient les études sanscrites sur le littérature française» (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1861, p LXI).
- [24] Émile Krantz: Discours aux obsèques de Charles Benoît, *Annales de l'Est*, 1898, p 444-448.